Document generated on 06/30/2025 12:59 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le silence à la radio

Bruno Lemieux

Number 63, Spring 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13888ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemieux, B. (1995). Le silence à la radio. *Moebius*, (63), 81–86.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le silence à la radio

Bruno Lemieux

Il pleut et j'ai la gueule de bois. Hier, c'était la Saint-Jean-Baptiste. Il y avait des fleurdelisés et des chants du terroir partout : dans les rues, à la télévision, à la radio. Comme un urticaire bleu.

Au bout de ma rue, on avait construit une estrade dans la cour de l'hôpital d'Youville ; on a descendu tous les vieux en chaise roulante de leurs étages et on les a parqués devant. Deux ou trois zigneux et une chanteuse à la voix pleine d'émotion ont interprété le répertoire de circonstance. Pas même capable de feuilleter son journal. J'ai dû fermer les fenêtres donnant sur la rue à cause du vacarme. Dans le cahier B, les résultats d'un sondage donnaient le Parti québécois gagnant aux prochaines élections, mais affirmaient que « la majorité des électeurs étaient favorables au maintien du Québec au sein du Canada ». Je me suis dit que nous étions un peuple à genoux et, repoussant le quotidien, je suis sorti pour aller m'acheter de la bière au petit magasin.

Dehors, l'agitation atteignait son comble : les cadets de la marine, quelques chars allégoriques improvisés et un corps de majorettes paradaient sous escorte policière devant les gens sortis nombreux sur leur galerie. Belle fierté nationale, fierté bénie que celle qui fait perdurer le culte du bas de laine et du camp en bois rond ! J'aurais voulu être saoul sur-le-champ pour ne pas me rendre compte du ridicule de la situation et pouvoir ainsi ne pas mépriser mes voisins. Je me suis faufilé avec peine à travers la masse compacte des curieux qui me bouchaient le chemin. Je suis revenu chez

moi avec une caisse de douze et des chips. Sur le répondeur, il y avait un message de ma copine Louisa.

— Allô Hugo ! c'est moi. Ça serait l'fun si tu venais souper. Marie-Lise va être là avec son nouveau chum, pis après on va aller au Vieux Dufferin... Pierre Dupont fait de la musique avec son band pour la Saint-Jean. T'amèneras une bouteille de rouge, O.K. ?

Je n'avais pas vraiment l'âme à fêter : d'avoir trouvé tant de cons à ma porte m'avait déprimé ; mais malgré tout, plutôt que de passer la soirée tout seul, j'ai décidé de faire comme si la Saint-Jean avait encore un sens. Je me suis pointé chez Louisa avec ma caisse de bière et deux bouteilles de cuvée dépanneur. Marie-Lise et son chum sont arrivés tout de suite après moi et, dans le brouhaha des présentations, des embrassades et du bruit des bouteilles qui s'entrechoquent, je me suis presque senti joyeux.

En principe, pour alléger le récit et agrémenter la tâche du lecteur, je devrais rapporter les conversations de cette soirée où nous avons préparé et mangé un si copieux repas. Je devrais écrire des choses du genre : « Oh ! Vous avez apporté des merguez... » et tenter de rendre, par des descriptions habiles et des allusions inspirées, tout ce qu'il y avait de sous-entendus cochons dans le regard de Louisa lorsqu'elle a prononcé cette phrase, mais je n'en ai pas envie. Tout ce que je peux dire, c'est que Marie-Lise était aussi bandante que d'habitude et que son chum n'était pas l'épais que j'aurais espéré... Il est difficile dans un pareil cas d'entreprendre les grandes manœuvres sans ressentir un brin de culpabilité ; ce n'est plus alors une fille qu'on cherche à séduire, c'est également un bon gars qu'on floue. Et les filles auront beau dire que tous les mecs sont des salauds (ce qui n'est pas tout à fait faux), il y a quand même une chose qui leur échappe et c'est la notion de solidarité masculine. Contrairement à la plupart des filles qui se font les pires vacheries lorsque leurs regards convergent sur le même homme, les gars, eux, plutôt que de priver un copain de sa moitié, mettent leurs velléités sur la glace et parlent de sport ou de mécanique en prenant une bière. Cette bière, Bertrand me l'a offerte avec un élan sympathique, le sourire large et l'œil déjà complice de celui qui vous a jaugé et qui vous estime. Évidemment, je n'en oubliais pas pour autant Marie-Lise et son cul émouvant, je continuais à la regarder en douce et à penser que si... Mais, peine perdue, tout en moi déclarait forfait.

Je ressens ici la nécessité de nuancer mon propos, sinon on me prendra pour le dernier des imbéciles ou pour un joueur collé au banc. L'ambivalence des sentiments : voilà, j'ai une conception de la vie et de l'amour, tantôt idéaliste, tantôt cynique, néanmoins régie par un principe indécrottable. Je crois qu'il est indécent de détruire ce qui ressemble au bonheur. Même le bonheur des autres, qui se trouve parfois à empêcher le mien, trouve grâce à mes yeux. Autrement dit, je me défends de séduire une fille, de la ravir à son amoureux, de briser le couple qu'ils forment, quand je me sais incapable de lui proposer autant (et pour aussi longtemps) que le gars en question. La situation entre Marie-Lise, Bertrand et moi est très simple : il lui offre une relation basée sur le partage des plaisirs et des obligations, il lui donne de l'affection et lui assure une certaine stabilité ; moi, de mon côté, je ne veux que la baiser. C'est un peu réducteur comme façon d'exprimer mon désir, je l'avoue, mais ça possède au moins le mérite d'être clair, et pour l'instant c'est suffisant. Bref, je n'ai rien d'autre à lui offrir que ma profonde envie d'elle et, surtout, je n'ai nulle envie de lui faire des promesses. C'est pourquoi je ne lui dis rien. Pour ne pas avoir à mentir, pour ne pas avoir à dire que-oui-ma-chérie-je-t'aime, pour ne pas devoir discuter le menu du souper pendant vingt minutes dans une allée d'épicerie et finir par bouffer à la sauce béarnaise ce que je voulais manger braisé, dans le seul but de me la faire. Rien n'empêche rien, me direz-vous, Marie-Lise pourrait me prendre comme amant sans trop changer sa routine. Pour cela, il faudrait que je le lui propose et je ne le fais pas, à cause de cette dualité qui m'habite et qui module mes actions. Face aux choses de l'amour, je suis comme mon peuple en matière de politique : ou j'ai des scrupules qui m'honorent, ou je manque de couilles. C'est selon le point de vue et, là-dessus aussi, j'hésite à trancher.

Trêve de réflexions : nous avons donc mangé, nous avons bu (« J'suis pas faite... j'suis parfaite ! » *dixit* Marie-Lise) et, comme il se doit, nous avons parlé de cul. Très tôt d'ailleurs, à peine le souper commencé, chacun y allant de sa petite histoire, de ses opinions, de ses moi-personnellement-je-pense-que. Illustrant ses dires avec le goulot d'une bouteille vide qu'elle titillait de l'index, Louisa nous a raconté que dans certaines sociétés africaines, les mères massaient le clitoris de leurs filles dès leur tout jeune âge. Devenues pubères, elles devenaient paraît-il de véritables bombes sexuelles : stimulée pendant de longues années,

leur vulve n'était plus sous les caresses qu'une large corolle dont le pistil dressé rivalisait de taille avec le sexe des petits garçons.

— Ces femmes-là sont insatiables, avait-elle rajouté en nous dévisageant Bertrand et moi, elles sont du genre à tuer les hommes à la tâche...

Le temps s'était arrêté : la chaleur humide de juin, les épices du repas, le vin dans les coupes, le sémaphore des jambes sous la table, tout ça contenu dans l'instant. Puis l'œil brillant, Bertrand avait poursuivi dans cette voie en parlant de ces femmes polynésiennes qui, afin de développer chez eux la sensualité, initiaient leurs fils à la masturbation...

— Imaginez ce que ça ferait si on essayait ça icitte, ça serait épouvantable ! Tout le monde gueulerait...

— Les curés, la D.P.J., Jean-Luc Mongrain, les journalistes, les ministres... tout le monde ! Qu'est-ce que vous voulez, notre société a peur de transgresser ses tabous. Les gens sont tellement pognés, c'est aussi pour ça, même si ça semble paradoxal, qu'ils ont une fascination morbide pour le cul.

— ... et que Janette Bertrand, Claire Lamarche et Louise-Andrée Saulnier pognent tant : racontez-moi votre « vécul » et je vous montrerai le mien... la recette est efficace... et c'est pas seulement les cotes d'écoute qu'elle fait monter !

— N'empêche que le match parfait serait l'Africaine de tantôt contre notre jeune Polynésien...

— L'O.N.U. devrait créer un contingent de Casques mauves, les mettre au service de l'amour et rendre possible une rencontre qui pourrait être déterminante pour l'avenir du monde.

Je me suis vite lassé de ce discours faussement libertin et j'en suis arrivé à un constat qui m'écœure : plus on parle d'amour, moins on le fait. Et ce qui me répugnait le plus de ce discours, c'était de m'y reconnaître avec évidence. J'ai donc préféré fermer ma gueule, ne l'ouvrir que pour répondre très brièvement aux questions qu'on me posait et, surtout, pour écluser mon verre. Pour chaque mot versé, deux lampées goulues. J'étais à la limite de la lucidité et de l'ivresse et, par moments, je me soustrayais à la logique des choses. Dans ma tête tournoyaient des images incongrues :

une foule en liesse scandant «Vive le Québec libre!» et Marie-Lise, chez le boucher, achetant les merguez du souper; Marie-Lise, à se demander pourquoi tous les bouchers sont obèses, et moi, dans la rue avec la foule, à la regarder à travers la vitrine; moi à crier «Fuck, le Québec libre, fuck!» et Marie-Lise, de l'autre côté de la vitrine, me lançant une œillade en enlevant sa petite culotte pour envelopper les merguez... Déraillement subit: le boucher avait la tête du général de Gaulle. J'ai dégrisé d'un coup. Louisa m'a dit de me grouiller le train, que nous partions pour le Vieux Dufferin et que j'avais avantage à changer d'air si je ne voulais pas terminer la veillée tout seul.

Quand nous sommes arrivés là, le bar était à moitié plein et les musiciens n'avaient pas encore commencé à jouer. Les haut-parleurs colportaient sans ménagement une vieille chanson de Raoul Duguay. En ce jour de fête nationale, «La Bitt à Tibi» soulevait l'entrain de la foule qui, en temps normal, aurait réclamé le dernier succès américain. Ainsi va la vie! La serveuse, une grande brune aux formes généreuses, promenait son plateau et son sourire au-dessus des tables. Bertrand a commandé de la bière pour nous quatre et, pour ne pas être en reste, j'ai payé une tournée de «shooters». Le band s'est mis à l'œuvre tandis que nous avons poursuivi le nôtre. Déjà à ce moment précoce de la soirée, nous étions en mesure d'affirmer que le lendemain ne serait pas sans séquelles. L'effet conjugué de l'alcool et de la lumière tamisée qui nous maintenait dans une quasi-pénombre m'a incité à me rapprocher de Marie-Lise. Au moment où j'ai voulu lui manifester mon intérêt, je me suis rendu compte qu'elle était trop saoule pour comprendre quoi que ce soit. Elle riait d'une façon tout enfantine et, à travers le bruit des haut-parleurs, elle m'a dit que j'étais un bon gars et qu'elle aussi «m'aimait ben gros». Elle s'est levée et m'a embrassé sur le front avant d'aller faire un tour aux toilettes.

Dans un film, la scène aurait été différente. À tout le moins, elle aurait eu des rebondissements dans les heures qui l'auraient suivie. Je vais trop au cinéma, je lis trop les romans du XIXe siècle, j'ai des attentes impossibles, je me fais des scénarios, je regarde les filles en faisant des travellings ou des zoom-in imaginaires! Fuck! Au moment où tout s'est mis à me donner mal au cœur, j'ai eu un beau flash. Je me suis rendu au bar sans trop louvoyer, revigoré que j'étais par mon projet. J'ai demandé un double scotch,

du papier et un crayon. Je me suis assis et j'ai commencé à écrire. J'ai écrit compulsivement, sans me relire, sans me soucier des buveurs intrigués qui se penchaient presque sur mon épaule. Marie-Lise en tête, j'ai composé un hymne à la montée du désir. Enfiévré par le sujet, j'ai traduit la beauté des unions instantanées en des mots généreux et enflammés. L'image obsédante de Marie-Lise nue au milieu du front, j'ai diminué la cadence pour finalement poser mon stylo. Bertrand s'est alors approché et m'a avoué qu'il trouvait ça impressionnant de me voir aller, que dans le fond on était tous des artistes et que, malheureusement, trop peu de gens se laissaient aller à leur passion. Je lui ai répondu que c'était probablement mieux ainsi, que si tous les artistes potentiels se livraient à leurs plaisirs, le nombre de cocus augmenterait d'une façon effarante. Il m'a regardé dans les yeux en souriant, a levé son verre, a éclaté de rire, m'a donné une claque dans le dos en disant « Maudit Hugo, tu changeras jamais ! », comme s'il me connaissait depuis toujours, puis il a viré les talons. J'ai cherché Marie-Lise des yeux avec la ferme intention de lui remettre mon chef-d'œuvre auquel j'avais ajouté mon numéro de téléphone en guise de post-scriptum. Je l'ai aperçue, dans le fond du bar, en séance de bouche à bouche avec Bertrand.

Je suis parti sans saluer personne. Dehors, l'air était frais et humide ; il avait plu. Je suis rentré chez moi à pied en prenant mon temps. J'ai regardé les lumières de la ville du haut de la côte de la rue Larocque. J'ai respiré à grandes bouffées en faisant *pfuihhh* en expirant, comme dans les cours de yoga. J'ai pissé dans une haie de cèdres et j'ai poursuivi ma route. Arrivé chez moi, j'étais encore rond et je me suis couché sans cérémonies, sans désirs, sans conscience. Aujourd'hui, en enfilant mes jeans, j'ai retrouvé le feuillet écrit avec fébrilité au Vieux Dufferin. J'ai lu ce que l'envie de baiser m'avait inspiré. C'était lourd, redondant, ridicule, sauf la dernière phrase. J'avais écrit : « La montée du désir, c'est comme le silence à la radio, c'est imprévisible et étonnant. » J'ai remis le papier dans ma poche et je suis sorti acheter le journal.